

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 7

Rubrik: Pages jurassiennes
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pages jurassiennes

Enne èyeçon d'arithmètitche

I vos en veux raicontaie ènne de Montbiaîd, tirie di « Nové Diairi » ét signée Comberut. I vos lai raiconte en patois d'Aîdjoûe.

I me raivise que tiaind qu'i aivô ènne diejainne d'annèes, nos allîns trétus ensoinne, boûebats ét baichenattes, en l'école tot enson de Velaîs ; dains ci temps-li, è n'y aivaît pe encoé d'école à Vlentigney. Lo régent, c'était in bon véye qu'an aippelaît mon Chire Dgeoûerdgeot ; i ne porrôs pe dire se c'était son vraî nom, ne de laivoû qu'è vegnaît, sôffit ât-é que lo pouêre hanne avâit bîn di mâ de nos aippâre in pô è yére ét in pô è comptaie. El ât vraî que n'allîns dyère l'oyî que di temps de lai mètchainne séjon ; dâs lo bontemps djainque tot â derie temps de l'hairbâ, nos pairesnts nos fesînt demoraie en l'hôtâ po lés édie dains yôs ôvraidges ét po moinnaie lés bêtes és tchaimps. C'ât prou dire que nos n'étiîns pe bîn emôdes è raicodjaie, mains de tote lai rotte, cetu qu'aivait encoère lai moiyoûe compregnoûere c'était lo Fritzto de tchie lo Broussu qu'aivaît è pô prés aitaînt d'aijieretè po aippâre qu'enne tête de pieutche.

In djoué que lo maître d'école l'aivâit fait veni vâs son pulpître po éssaïye de y aippâre è comptaie, voili qu'è y vegnét djentement in Chire de Montbiaîd qu'était di chure aivu envière poi lo sous-préfèt, po voûere cment que çoli allaît dains c't'école di hât de Velaîs. Aiprés qu'è nôs eut compté, bîn ravoétie, èt peus qu'èl eut beûyie, feûné de totes lés sens, è diéjèt de repâre l'èyeçon qu'an aivaît ècmencie.

Cment que lo Fritzto était demorè drassie vâs son pulpître, lo maître y diét :

— Eh bîn ! voyians, Fritzto, tai mère t'é bèyie trâs poires po ton quât d'houre, t'en maindges doûes, cobîn ât-ce qu'è t'en demore ?

Li-detchu, lo Fritzto ècmencé de se graittaie, de renfrognie, de frottaie un de sés sabats tchu l'âtre, de vôdre ét de dévôdre sai blôde, de faire : heu !... heu !..., cment s'è v'laît ôvaie ; mains mâgrè taint d'éffoûe, è ne feut pe dains l'câs de dire in mot de réponse.

Po éssaïye de lo tirie d'aiffaire, lo Chire de Montbiaîd y môtré in doigt poi derie l'épale di rédgent po qu'è répondeuche : « ènne ». Lo Fritzto voyèt bîn lo doigt di Chire, mains è n'en feut pe de pus échérie.

Sains piedre patieince, lo maître repôsé encoé in còp lai quèchtion :

— Allans, allans, Fritzto, ce n'ât pe malaîjie, tai mère te bèye trâs poires, t'en maindges doûes, cobîn qu'è t'en demore ?

Lo Fritzto se recreuyé lai câquëlle in pô pus fond, lo Chire di sous-préfèt yevé son doigt in pô pus hât, mains pe pus de réponse ci còp-ci que lo premie.

En lai meinme boussiatte, lai Suzette qu'était sietée d'aivô lés pus petètes tot dains lo fond de l'école, se yevé de sai piaice en aippelaint lo maître : c'tu-ci, craiyaint que c'était po répondre en lai piaice di Fritzto, y dijèt tot djoviou :

— En lai boinne heure, Suzette, dinos vite cobîn è y réchte de poires ?

Mains lai pouêre petète qu'était chutôt trubiquée de voûere c't'hanne que yevaît lo doigt dâs ènne boinne boussée derie l'épale di maître, se boté è dire tote grulainte :

— Mossieu Dgeoûerdgeot, è y é ci Chire qu'ât âlong de vos que vos de-mainde lai pèrmission d'allaie faire... sés bésaingnes !

Simon Vatré.

Une leçon d'arithmétique

(Traduit littéralement)

Je vous en veux raconter une de Montbéliard, tirée du « Nouveau Diairi » et signée Comberut. Je vous la raconte en patois d'Ajoie.

Je me rappelle que lorsque j'avais une dizaine d'années, nous allions tous ensemble, garçons et fillettes, à l'école tout en haut de Vilars : dans ce temps-là, il n'y avait pas encore d'école à Valentigney. Le régent, c'était un bon vieux qu'on appelait mon Sire Georget : je ne pourrais pas dire si c'était son vrai nom, ni de où qu'il venait, suffit est-il que le pauvre homme avait bien du mal de nous apprendre un peu à lire et un peu à compter. Il est vrai que nous n'allions guère l'entendre que du temps de la mauvaise saison : dès le printemps jusqu'à la fin de l'automne, nos parents nous faisaient demeurer à la maison pour les aider dans leurs ouvrages et pour conduire les bêtes aux champs. C'est assez dire que nous n'étions pas bien commodes à apprendre nos leçons, mais de toute la bande, celui qui avait encore la meilleure compréhension, c'était le Fritzo de chez le Broussu qui avait à peu près autant de facilité pour apprendre qu'une tête de pioche.

Un jour que le maître d'école l'avait fait venir vers son pupitre pour essayer de lui apprendre à compter, voilà qu'il y vint justement un Sire de Montbéliard qui était pour sûr envoyé par le sous-préfet, pour voir comment que cela allait dans cette école du haut de Vilars. Après qu'il nous eut compté, bien regardé et puis qu'il eut guigné, flairé de tous les côtés, il dit de reprendre la leçon qu'on avait commencée.

Comme le Fritzo était resté dressé vers le pupitre, le maître lui dit :

— Eh bien ! royons, Fritzo, ta mère t'a donné trois poires pour ton quart d'heure, tu en manges deux, combien est-ce qu'il t'en reste ?

Là-dessus, le Fritzo commença de se gratter, de renfrogner, de frotter un de ses sabots sur l'autre, d'enrouler et de dérouler sa blouse, de faire : heu !... heu !..., comme s'il voulait pondre : mais malgré tant d'efforts, il ne fut pas dans le cas de dire un mot de réponse.

Pour essayer de le tirer d'affaire, le Sire de Montbéliard lui montra un doigt par derrière l'épaule du régent, pour qu'il réponde : « une ». Le Fritzo vit bien le doigts du Sire, mais il n'en fut pas plus éclairé.

Sans perdre patience, le maître posa encore une fois la question :

— Allons, allons, Fritzo, ce n'est pas difficile, ta mère te donne trois poires, tu en manges deux, combien qu'il t'en reste ?

Le Fritzo se recreusa la tête un peu plus profondément, le Sire du sous-préfet leva son doigt un peu plus haut, mais pas plus de réponse cette fois-ci que la première.

Au même instant, la Suzette, qui était assise avec les plus petites tout dans le fond de l'école, se leva de sa place en appelant le maître : celui-ci, croyant que c'était pour répondre à la place du Fritzo, lui dit tout jovial :

— A la bonne heure, Suzette, dis-nous vite combien il y reste de poires ?

Mais la pauvre petite, qui était surtout intriguée de voir cet homme qui levait le doigt depuis un bon moment derrière l'épaule du maître, se mit à dire toute tremblante :

— Monsieur Georget, il y a ce Sire qui est à côté de vous qui demande la permission d'aller faire... ses besognes !

A nos correspondants

Dernier délai pour la remise de la copie : 25 de chaque mois.

Le théâtre en patois jurassien...

M. Défago, l'un des animateurs du théâtre patoisant en Valais, a exprimé le désir de voir se développer ce moyen d'expression, qui est l'une des meilleures formules pour maintenir le vieux parler ; son appel n'est pas resté vain.

Le patois, en effet, a été à l'honneur lors de la grande soirée du Chœur mixte

à Soulce (Jura, vallée de Delémont) « Sainte-Cécile », le 13 février. Le vieux langage étant d'actualité, on avait mis au programme la saynète patoise *Ça çtu qu'raïle qu'ès r'ci caque !* d'Ecabert (pseudonyme d'un bon curé jurassien) ; parfumée de la malice et du franc parler du terroir, elle dérida les plus moroses...

La page genevoise

Les cris de Genève

Raclia Semena !
Lafè san écrama !
Voli-vo ran, Faina ?
On quarti de Tiévra
Fara bon bouillon ;
Voli-vo ran prandrè ?
Yè bon et tandro,
Pregni quaqueran !
E Rave et é Tiu !
L'ou Pia de Bu !
Pané, Patenaillè !
E Sapé de paillè !
A mou bon ognons !
E Pia de Meuton !
A la Frecassia !
Bouléte farcia !
A mon bon Cardon !
Noga ! Noga !
La viva ! à la viva !
E bellè Fara.

.

E Rave û barbo !
Couté et Ciziau !
Ratires et Cages !
E Chales de paille !
Farmolo Cizio !
Grefion et Griote !
E bellè Carotè !

Armana nouveau !
Tortollion to so !
E bellé Bougnéte !
Asseta mé Crebélle !
Dé bo Articho !
Livre nouveau !
Vegni è Escargo !
E bo Abrico !
Chapo vieux à vendre !
Belle toile blanche
E bo Taillerins !
E Percè et è Pome !
Vegni é Rezain !

.

Vin rozo et blian !
Il est bon et franc !
Arzan de mous Abro !
Ma Polaille gracha !
Mon Fai de Serman !
Halaine ! Halaine !
Vegni à la Betoine !
A mou bos ribans !
A mou bos Haran !
Arzan de mou Penò !
A mon fai de Persè !
Boun Ancro luizan !
Mous bon Curadan !
Gatio de milan !
La taila de Rita !
Dé Satagnè coite !
E fleur de Pavo !
La morto rats !
Volivo-ran prandre
Pé r'écoura ?